

LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite.)

—Je vous aimais tant, Fernande, que je ne pouvais vous faire grâce! L'indifférence seule admet ces tolérances stériles que repousse un cœur bien épris..... L'amour indulgent ne serait plus de l'amour..... J'étouffais donc en moi les élans de ma douleur, et en me voyant près de vous calme et sans colère, vous ne devinez pas ce que je souffrais. Eh bien! aujourd'hui, sans qu'un mot ait été prononcé entre nous, sans que nous ayons eu besoin, vous de prier, moi de pardonner, toute défiance s'est éteinte, tout motif de reproche a fui... Celui qui vous avait ravi l'honneur s'est chargé de vous le rendre lui-même... Honteux de vous avoir accusée, c'est moi qui, à mon tour, vous supplie de pardonner mes soupçons; car je vous aime, Fernande, d'un amour qui a résisté à deux années, à deux siècles d'absence, d'un amour qui s'est retrempé dans les rudes épreuves de la jalousie, d'un amour que ma vie entière....

Ici, don Ruiz s'arrêta, comme frappée d'un souvenir subit.

—Les témoignages de votre affection me touchent, bégaya Fernande dont les sanglots étouffés entre-coupaient la voix. Mais vous avez d'autres obligations à remplir..... Et la captivité de don Diégo...

—Vous avez raison, et vous me rappelez à moi-même, s'écria don Ruiz qui parut faire un effort sur sa volonté. Il faut que je sois courageux jusqu'au bout. Diégo, je le vois maintenant, a été généreux; je ne veux pas l'être moins que lui. Il est victime d'une intrigue infâme, et je ne puis le souffrir. Adieu, Fernande, je vous quitte. Demain, Philippe III m'accordera la liberté de mon frère... ou bien...

—Que voulez-vous faire, grand Dieu!

—Ce que veut l'honneur, ce que m'imposent la loi de mon amour et mon dévouement fraternel; en un mot, mon devoir.

Une demi-heure après cet entretien, Fernande était seule dans sa chambre, en proie au désespoir le plus amer.

Quand à Ruiz, il avait regagné, sans fâcheuse rencontre, la maison de Valdesillas, dont la première surprise, en apprenant de Gertrude qu'il n'était pas encore rentré, commençait à se changer en une vive inquiétude.

VIII

EN PLEINE COUR.

La chambre d'audience venait d'être ouverte aux courtisans, et l'on attendait, dans un respectueux silence, l'apparition de Philippe III. Deux gentilshommes du palais, don Eurique de Guzman et don François de Ribera se tenaient de chaque côté du siège royal, auquel on arrivait en montant trois de-

grés couverts d'une riche tapisserie, toute brodée de soie et d'or.

Au bout de quelques minutes, un héraut annonça :

—Le roi.

Et l'on vit paraître Philippe III, précédé du garde-major du palais qui, à la tête de quelques halbardiers, ouvrait le cortège et faisait faire place, à la droite du roi était Uzéda, fils du duc de Lerme, qui avait succédé à son père dans la faveur du maître. A sa gauche, marchait don Roderic Calderone.

Le roi prit place, et l'on procéda à l'admission de l'ambassadeur de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui apportait de la part de son maître la ratification d'un traité de paix récemment signé. Défilèrent ensuite successivement l'amiral de Castille et l'archevêque de Grenade, dont la station devant le roi ne fut pas de longue durée.

Tout-à-coup, et sans qu'on sût comment il avait pu s'introduire et par où il était entré, on aperçut au milieu de la salle de réception, un homme maigre, debout, les bras croisés et regardant fixement le roi.

Uzéda et Roderic, dont la rivalité se trahissait en toute circonstance, voulurent tous deux faire preuve de zèle en se disposant à courir à sa rencontre..... mais Philippe les arrêta en leur disant :

—Laissez cet homme, je veux l'interroger moi-même.

Il se fit dans la foule un mouvement de curiosité.

—Votre nom? demanda le roi.

—Je ne le puis dire.

—Pourquoi cacher votre visage?

—Parce qu'il me suffira de dire un mot, sire, pour que vous sachiez qui je suis et ce que je veux. Que demandez-vous donc?

—Justice!

—Pour qui?

—Pour Diégo de Soria.

—Contre qui?

—Contre vous-même, sire.

Roderic et Uzéda firent encore un pas en avant. Pour la seconde fois, Philippe les retint en murmurant :

—Voyons jusqu'où ira son audace. Puis, reprenant plus haut : Expliquez-vous, dit-il.

—Sire, une jeune fille vivait à Madrid, sous l'œil vigilant de sa mère, sous la sainte protection de la mémoire d'un père mort noblement au service d'Espagne. Sa vie était pure et sa vertu sans tache. Un infâme a voulu les ternir et vous le connaissez.

—Je ne sais de qui vous voulez parler, dit froidement le roi.

—Un jour, on donna à cette jeune fille un époux